

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE. N° 186.—SAMEDI, 26 NOVEMBRE 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



LONDRES (ANGLETERRE).—LE MEETING DES OUVRIERS SANS OUVRAGE À HYDE-PARK.—L'ÉMEUTE À VICTORIA GATE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 26 NOVEMBRE 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Le tombeau sur les bords du Rhin, par T. Colonnier.—Mgr Maréchal.—Pour les orphelins.—M. Benjamin Sulte, par Léon Ledieu.—Nos gravures.—La Tire.—Usages et coutumes.—Les premiers soins.—Connaissances Utiles.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Le meeting des ouvriers sans ouvrage à Hyde-Park, Angleterre.—L'exécution des Anarchistes de Chicago.—Portraits : Mgr Maréchal, Benjamin Sulte.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1.	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



On m'a raconté—et la chose est bien vraisemblable—que vers 18... il y a quelque trente ans, les condamnés en partant pour le pénitencier, ne manquaient guère de montrer le poing à la distillerie Molson en s'écriant :

—C'est de ta faute, Molson !

M. Molson ne pouvait nullement être tenu responsable des fautes commises par ces forçats, mais on comprend qu'ils reconnaissent ainsi, que le whiskey fabriqué par ce grand distillateur, les avait conduits sur la route du bagne.

D'où vient donc que l'on n'entend plus cette exclamation et que les criminels s'en vont tranquillement à St-Vincent de Paul, sans mot dire ?

J'ai interrogé plusieurs personnes à ce sujet. —C'est parce que la distillerie Molson n'existe plus, dit l'un.

—Mais, répliquais-je, on boit du whiskey partout, et, si la forme de l'exclamation pouvait changer, le fond devait rester le même.

—On boit peut-être moins, quoique vous en disiez, objecta un autre.

—Les statistiques nous prouvent le contraire.

—Ma foi, je n'en sais rien, dit un troisième.

Tout cela ne me renseignait guère, et je cherchais toujours la solution de ce problème, quand M. Baker Edwards se chargea de me la donner, il y a quelques jours.

* * * M. Baker Edwards est un chimiste, grand homme de science, dit-on, qui est chargé d'une mission spéciale, quo je considère comme une sorte de sacerdoce ; il veille à ce que les épiciers nous vendent de bons clous de girofle, du café pur, du bon whiskey, du sucre convenable, etc., etc., il analyse le lait que nous vend le laitier, découvre le jus de pomme dans le cidre que nous achetons, déguste le ginger-ale, le soda, etc., etc., bref, il travaille pour nous renseigner sur ce que nous buvons et ce que nous mangeons, nous signalant les défauts de toute denrée que nos fournisseurs ont intérêt à falsifier.

M. Baker Edwards, étant nommé par le gouver-

nement et possédant toute la confiance des plus hautes autorités du pays, ne peut pas nous tromper et nous devons accepter ses décisions en toute confiance.

Or, notre analyste officiel vient de porter à notre connaissance des faits étranges.

Il résulte, en effet, de ses travaux, qu'il est impossible de trouver de la poudre de clous de girofle pure, que vingt-quatre fois sur trente on nous vend un composé de pois, de chicorée et de pain brûlé pour du café, et — *horresco referens* — que les boissons de tempérance sont impures, tandis que le whiskey, l'affreux whiskey, et le gin, ce détestable gin hollandais, sont exempts de tout mélange.

D'où il faut fatalement conclure que les sodas et autres liquides dits de tempérance, ne sont que d'horribles poisons qui altèrent et le corps et l'esprit.

O tempérance ! tant de fiel entre-t-il dans le cœur de tes fabricants de jus sucrés.

Rien ne m'étonnerait donc moins que d'entendre un jour un condamné répondre à la question d'usage :

—Ayez pitié d'une victime de la tempérance, Votre Honneur. C'est le soda qui m'a poussé au crime.

La chose pourrait être ma foi, très vraie, et puis, n'existe-t-il pas un proverbe qui dit que « tous les méchants sont buveurs d'eau ? »

* * * Mais alors, il faudrait admettre que les commis-voyageurs, en général, ne valent pas grand chose, puisqu'ils ont décidé de donner un banquet sans vin, la veille de Noël.

Un des membres de la société a proposé timidement d'offrir aux invités un peu de jus de la vigne, mais il a été accueilli avec si peu de succès, qu'il s'est empressé de retirer sa proposition.

Ces sortes d'oppositions me font toujours rire, et jamais on ne me prouvera que ces gens-là sont assez dénués de goût pour ne pas aimer le vin, ou trop faibles pour craindre de se griser s'ils trempaient leurs lèvres dans un verre de bon Bordeaux.

C'est d'autant plus ridicule que les peuples buveurs de vin les sont plus tempérants.

* * * Je, non, nous sommes désappointés.

On nous avait mis l'eau à la bouche, on nous avait promis trois ou quatre bons délits de presse, de gros libelles, et voici que la couronne a décidé de remettre ces causes au mois de mars.

Ces procès faits aux journalistes me font souvenir de cet excellent Jérôme Paturot, qui les détestait, et qui se réveilla une nuit en pensant à eux :

—Malvina ! dit-il à sa femme, c'est l'inspiration, vois-tu ! Je veux pulvériser la presse, ce fléau des fléaux, cette hydre des hydres. Ecoute :

—Du tout, je dors...

—Voici ce que je lui dis, dans mon improvisation, à cette lèpre odieuse que l'on nomme un journal : Je m'élève à la plus haute éloquence :

« Messieurs.

« J'aborde cette tribune pour protester contre la liberté illimitée de la presse : dussé-je périr sur l'échafaud, je m'élèverai contre les folliculaires qui...

—Jérôme ! Jérôme ! tu abuses...

—Attends la fin, ça vaut la peine d'être entendu. On n'a jamais malmémé les journalistes comme je le fais... Ces folliculaires qui ne respectent rien, qui se mettent volontairement en dehors de la constitution, qui...

—Jérôme, veux-tu que je me fâche ?

—Un peu de patience, tu vas voir le trait ; c'est adorable ; ça n'a jamais été dit... Ces folliculaires qui...

Bref, Jérôme s'embrouilla tant et si bien dans l'improvisation qu'il préparait pour la Chambre des députés, qu'il ne la prononça jamais.

* * * D'après les derniers événements qui se sont passés récemment chez nous, je constate que l'on a trouvé jusqu'à présent quatre moyens de répondre à un article injurieux :

Par une action en dommages, dont on est souvent débouté.

Par un procès criminel que l'on a de grandes chances de perdre.

Par des gifles, quand on est le plus fort.

Par le silence, quand on peut se taire.

De ces quatre solutions quelle est la meilleure ?

Je me trouve un peu dans le cas de cet excellent abbé, ancien garde du corps, à qui on demandait :

—Que feriez-vous, M. l'abbé, si on vous donnait un soufflet.

L'abbé eut un éclair dans les yeux, et répondit :

—Monsieur, je sais ce que je devrais faire, mais j'ignore ce que je ferais...

On abuse du procès pour libelle, et je suis d'avis qu'on ne devrait recourir à ce moyen qu'en certains cas, quand les coupables ne sont sensibles qu'à ce moyen extrême.

D'un autre côté, il faut avouer que certains individus n'ont guère d'autre ressource de se faire connaître qu'en insultant grossièrement un homme d'honneur, et j'en sais un qui est arrivé à une certaine réputation, en injuriant toute notre race.

Celui-là, nous l'attendons à Montréal sous peu de jours.

* * * L'affaire des tripotages de la Légion d'Honneur occupe encore l'attention publique, on y mêle la politique maintenant et il n'y a plus de raison pour que cela finisse.

Mais, quoique l'on dise, cette décoration sera toujours respectée.

Je vous parlais l'autre jour de Sœur Julie qui vient d'être nommée chevalier de la Légion d'Honneur, je veux vous dire aujourd'hui quelques mots d'un nouveau légionnaire.

Ce nouveau n'est pas précisément jeune, car M. Le Rouvillois est né le 20 septembre 1787, et se trouve par conséquent dans sa cent-et-unième année.

Il entra, en 1808, comme soldat dans la douane et fut envoyé en cette qualité en Hollande, alors terre française.

Lors de la première invasion, M. Le Rouvillois se trouvait sur le Rhin, à Strasbourg, et après les cent jours il reprit son poste de douanier, fut placé sur les côtes de l'Océan, et arriva assez rapidement au grade de capitaine.

Il prit sa retraite en 1848, après quarante ans et six mois de service, « sans un jour d'interruption » dit-il avec orgueil.

Quand il fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur, dernièrement, il y eût grande fête en son village et le soir, au banquet, on lui proposa de le remarier.

—Il y a justement à Cherbourg, lui dit-on, une centenaire, Mme Fontaine, qui ferait bien votre affaire.

—Ma foi non, répliqua en riant l'aimable vieillard, elle n'est pas aussi bien conservée que moi. J'aimerais mieux une jeune.

Ce vieillard a encore bon pied, bon œil, paraît-il, et le *Petit Journal* dit à ce sujet :

Il faut l'entendre raconter, en versant de véritables larmes, comment il a assisté au départ des derniers lanciers polonais quittant le service de la France.

—Pied à terre, mes enfants, cria leur général, à genoux maintenant, et baisons la terre française pour la dernière fois.

Vous allez peut-être me demander le secret de cette belle vieillesse ?

C'est toujours le même : la régularité dans les moindres actes de la vie, c'est encore ce que l'on a trouvé de mieux pour vivre longtemps.

Le grand chimiste français, Chevreul, qui est actuellement dans sa cent deuxième année, toujours vert et plus vigoureux que jamais, attribue aussi sa longévité au régime très sobre, auquel il s'est toujours astreint.

Tiens ! puisqu'il est chimiste, il faut que je lui envoie le rapport de M. Baker Edwards, il me dira ce qu'il en pense.

* * * J'allais vous faire toute une théorie sur ce sujet, mais elle aurait juré avec mon commencement ; j'allais vous dire que ces deux centenaires n'ont jamais bu que de l'eau, mais M. Baker Edwards est d'avis que le gin et le whiskey seuls sont purs ; je voulais parler d'hygiène mais voici que je me souviens de la *Lune d'Amour*, de jolis vers de M. Paul Delaire, que je trouve dans le *Gaulois*, et, si vous le voulez bien, nous allons le lire ensemble.

Or je rêvais avec les paupières mi-closes...
Nous avions fait sur mer un voyage enchanté,
Et le soleil s'était endormi sur des roses,
Et laissait monter l'ombre et la sérénité.

Nous avions salué bien des caps au passage
Qui vers les flots amis descendaient en dormant.
La mer autour de nous, comme l'âme du sage,
Était unie avec un peu de tremblement.

Un chant insaisissable émanait des eaux vertes,
Et mon cœur, exempté de souvenir ingrat,
Était comme un palais qui, les portes ouvertes,
En silence attendrait que le maître rentrât.

Il était là, le maître Amour...—c'était dans l'ombre
Une miss, incluant un oval effilé,
Harmonieuse comme un grand vers plein de nombre
Pur secret virginal dans l'ivoire scellé.

Sans dessein, rapprochés par le hasard des choses,
Sans nous connaître, hélas ! ni nous parler encore,
Je voyais à travers mes paupières mi-closes,
Sa candeur éclairer son front encadré d'or.

Et je me sentais pris d'angoisse et de délices.
La puissance du maître opérait en mon sein.
Je reverrais partout l'ovale aux tresses lisses !
Partout il me suivrait, ce regard sans dessein !

Et s'il fallait au port nous séparer, sans doute
J'en mourais.— Elle avait, distraite et souriant,
Pris mon cœur comme on prend une fleur en route,
Sans songer qu'on la fait mourir en la cueillant...

Les flots se déroulaient cependant, longues chaînes,
Le navire filait ; la distance décurt...—
Lorsqu'au sommet obscur des collines prochaines
Une lueur étrange et farouche apparut.

Un sombre flamboiement sembla jaillir de terre,
Une tache au ciel pur s'élargissant,
Et ce fut l'ouverture affreuse d'un cratère,
Et ses roches pleuraient de la lave et du sang.

Alors, joignant les mains, la jeune passagère
Se l'va de pitié pâle dans le soir bleu,
Et d'une douce voix d'enfant et d'étrangère :
—Oh ! pauvres gens, monsieur, me dit-elle, le feu !—
Son geste me montrait, là-haut, la tache énorme ;
Mais je vis des sommets surgir en ce moment
Et tourner dans le ciel incendié, la forme
D'un bouclier barbare ou d'un saint sacrement...

Si nous eussions été dans l'immense Norvège,
J'eusse pensé : "Voici le soleil de minuit !"
Mais c'était loin des champs hérissés de la neige,
Et la mer était tiède et palpitait sans bruit.

Et le globe en suspens rase la cime noire
Et monta dans l'azur et la sérénité ;
Et, m'inclinant, je dis à la vierge d'ivoire :
—No miss, it is the moon—c'est la lune d'été...

L'astre nocturne, ayant quitté la terre et l'ombre,
Dépouillant sa rougeur, s'amointrissait dans l'air ;
De la pourpre sanglante, il passait à l'or sombre
Jusqu'à ce qu'au zénith il fut tout satin clair...

Et c'était simplement, lorsque nous arrivâmes,
La lune, des songeurs aimée et chère aux fous,
Petit soleil de neige, exhalant jusqu'aux âmes,
Comme des baisers morts, ses rayons froids et doux.

Et nous touchâmes terre ; et jamais, de cette heure,
Je n'ai revu la miss à l'ovale effilé,
Et ne sais si quelque autre a lu, dans sa demeure,
Le secret virginal dans l'ivoire scellé ;

Et j'ai vécu pourtant !—mais en mon âme reste
Son souvenir, charmant et lumineux, mêlé
A la candeur lunaire, à la douceur céleste,
Au flot tranquille, à peine au passage troublé...

Ainsi, parfois, devant le regard d'une femme,
Le frisson prend au cœur, on tremble, on sent le dieu :
On a peur que ce soit la passion de flamme,
Rouge soleil, couleur du sang qu'il met en feu :

Et puis, cela s'apaise : et la terre recule,
Et cela monte ; et tout devient du rêve autour...
Il ne reste, à la fin, qu'un bleu de crépuscule ;
Et c'était seulement la lune de l'amour.

N'est-ce pas que cela valait la peine d'être imprimé ?

Leon Tédieu

LE TOMBEAU SUR LES BORDS DU RHIN

LÉGENDE

Sur les bords déserts du Rhin, s'élève, en un lieu rempli de solitude, un funèbre monument. Là, sont déposés les corps des enfants de la France qui donnèrent pour elle leur sang généreux. Là, dorment du dernier sommeil les héros qui combattirent les com-

bats des braves. C'est sous cette froide pierre que la mort, au front blême, a réuni dans l'éternel repos ceux qui ne connurent point de repos tant que la Patrie fut menacée.

Le chef et le subordonné, le général et le simple soldat se sont assis ensemble au festin fraternel préparé par la main du trépas, en attendant l'arrivée des vieux compagnons d'armes que la mort a encore épargnés.

Personne ne vient, sur la rive déserte, porter ses pas vers le blanc mausolée, et, seul, le murmure de l'onde gémissante du Rhin s'unit dans la nuit avec les sifflements du vent dans les grands arbres et dans les noirs cyprès pour chanter le noble trépas des braves et la défaite glorieuse des vaincus.

A une certaine époque de l'année, disent les pauvres paysans de ce pays désolé, quand la nuit est venue et que la lune, dissipant les sombres nuages, caresse de sa pâle lumière ces marbres glacés et ces trophées de la guerre, quand la voix solennelle de la tempête se fait entendre dans l'atmosphère tremblante, quand l'ombre des arbres semble flotter sur le tombeau silencieux comme un long voile de deuil, on voit sur la plaine paraître des ombres étranges...

Lentement, lentement, les ombres des soldats trépassés se ragent à l'envi en lugubres bataillons. Aucun ne manque à l'appel, ni le sombre hussard, ni le dragon au bras vigoureux, ni le cuirassier gigantesque. Les chefs sont là, aussi, faisant ranger les nombreux arrivants, et les blancs régiments se forment en silence dans la vaste plaine.

Là sont les braves ! là sont ceux qui firent la noble France grande et belle parmi les nations, et qui défendirent ses saintes frontières ! Oh ! comme leurs bataillons sont nombreux ! Comme leurs rangs sont pressés ! Les voyez-vous accourir de tous côtés, ceux dont le sang rougit les flots du Rhin, et dont les corps engraisèrent ses plaines ! Gloire à ceux qui moururent pour la sainte Patrie !

Puis, quand tous sont rendus, quand les chefs sont à leurs postes, quand les coursiers ombrageux ont obéi au frein des pâles fantômes qui les montent, et que les étendards de la guerre flottent au loin sur les bataillons, alors paraît le chef, alors paraît le sublime Empereur !...

Il est là, tel que les peuples le virent un jour, traversant sur son cheval de bataille le monde devenu trop petit pour ses conquêtes.

Autour de lui sont ses généraux, qu'il aimait comme des frères, et que les peuples, pleins d'admiration, appelaient les : Braves des Braves, et les : Fils chéris de la Victoire.

Cependant, un grand calme se fait dans la pâle assemblée des trépassés... et les vents frémissent dans les branches desséchées par le souffle de l'automne, la lune voile son front devant celui qui faisait et défaits les princes et les rois tout-puissants...

Mais, voici que l'ombre du grand Empereur s'avance, il parcourt au galop les rangs nombreux, et ses lèvres blémies laissent échapper, comme aux jours passés des victoires, ces mots solennels : "Soldats, je suis content de vous !..."

Les soldats, de leurs mains décharnées, présentent au chef sublime leurs armes dont le bruit effraya tant de fois la vieille Europe... de sourdes clameurs semblent sortir de ces poitrines glacées par la main du trépas...

Mais, peu à peu, les ombres s'évanouissent, les cavaliers, emportés par les pâles coursiers, vont s'effacer et disparaître dans les ténèbres de la nuit, les blancs manteaux flottent au loin sur la blanche plaine, et la Grande Armée disparaît pour revenir au prochain anniversaire.

Les ombres se dissipent, les étoiles commencent à pâlir, le jour paraît sur le clair horizon et vient éclairer le sommet de marbre du sinistre monument ; alors, le voyageur égaré dans ces plaines silencieuses contemple avec effroi les nombreux pas de coursiers empreints sur le sol bouleversé ; il se demande avec étonnement où sont les cavaliers qui laisseront ainsi leurs traces sur le rivage désert...

Qu'ils reposent dans la paix, les braves qui coururent dans les combats ! Qu'un éternel repos enveloppe ceux qui vécurent dans le bruit des armes et les clameurs des batailles ! Que le Dieu

des armées reçoive dans sa gloire ceux qui moururent pour la noble France !...

Et toi, Rhin majestueux, Rhin qui vit tes flots augmenter des flots de leurs sueurs et de leur sang généreux, toi qui seul dans le silence des nuits chante maintenant leur gloire de ton murmure solennel, que ta grande voix s'élève éternellement pour célébrer leur courage et leurs louanges !

Portez au loin ces louanges, flots du Rhin sublime, portez-les de mer en mer !...

J. Colomier

Montréal, 1887.

MONSIEUR MARÉCHAL



Monseigneur Maréchal, évêque de Laval, France, a succombé dernièrement à la rupture d'un anévrisme. Le regretté prélat venait de prendre possession de son siège.

C'était l'ancien curé de Corbeil, où il avait laissé une grande réputation de vertu et d'éloquence. Ancien élève, puis professeur de Notre-Dame-des-Champs, il avait été l'ami de NN. SS. Foulon, Lavignerie, Langénieux, l'un, archevêque de Lyon, et les autres cardinaux-archevêques de Carthage, d'Alger et de Reims.

POUR LES ORPHELINS

C'est aujourd'hui mercredi que paraît le MONDE ILLUSTRE, et, comme il en est encore temps, nous en profitons pour annoncer à nos lecteurs que l'on vient d'ouvrir, au coin des rues Cathédrale et St-Jacques Ouest, un bazar au profit de l'orphelinat des Sœurs.

Si vous voulez faire votre devoir, allez y passer une soirée, vous ne le regretterez pas, car vous serez reçus avec la plus gracieuse bienveillance par les Dames patronesses et vous y passerez quelques heures des plus agréables.

N'oubliez pas votre porte-monnaie.

Les Sœurs ne peuvent pas subvenir à tous les besoins, et il faut que nous les aidions à élever ces pauvres petits abandonnés dont elles prennent soin.

La fille aînée du général Boulanger se prépare à entrer en religion. Elle prononcera ses vœux de Carmélite le 26 de ce mois.

Le jour de l'ouverture de la chasse est, avec le 1er janvier, celui de l'année où il se débite le plus de mensonges.—G. M. VALTOUR.

Les journaux sont priés de mettre la population canadienne en garde contre les offres d'engagements que certaines personnes de Chicago font aux serviteurs et servantes du Canada.



LEXÉCUTION DES ANARCHISTES DE CHICAGO — 1. LA MARCHÉ À L'ÉCHAFAUD. — 2. LA DERNIÈRE MINUTE (ON RABAT LES CAPUCHONS SUR LA FIGURE DES CONDAMNÉS)

BENJAMIN SULTE

Né à Trois-Rivières, le 17 septembre 1841, seul fils survivant du capitaine Benjamin Sulte, et de Marie Lefebvre, dont un des aîeux fut le premier colon de la Baie du Febvre, en 1683. Le premier Sulte (Jean) vint au Canada en 1756, et était soldat dans un des régiments de Montcalm. Il s'établit à Trois-Rivières.

Le jeune Sulte quitta l'école de Frères à dix ans, et dès le jour de son départ il a fait l'apprentissage de la vie en gagnant le nécessaire.

Si nous vou'ons le suivre depuis son début, il faut aller vite, car c'est là précisément ce qui le caractérise en tout, aller vite; travail, plaisir, études, conférences, lectures, tout a été vivement fait, et c'est pourquoi, n'ayant pas l'espace voulu pour faire sa biographie, je me contente de jeter à la hâte les notes suivantes :

A dix ans, il savait lire, écrire et calculer, selon le vieux dicton, mais il savait aussi l'anglais. Employé dans un magasin de nouveautés, il passe dans une épicerie, devient teneur de livres dans la maison G. A. Gouin & Cie., s'embarque sur un des bateaux faisant le service entre Montréal et Trois-Rivières, met pied à terre, ouvre un magasin sur le chemin de fer en construction de Trois-Rivières à Arthabaska, quitte la boutique et revient chez MM. Gouin en 1864. Il avait alors vingt-trois ans, et depuis treize années il s'occupait seul de ses affaires.

Entre temps, il avait trouvé le moyen d'étudier tous les soirs, et en 1859 il était déjà connu dans le monde des lettres. On voyait en lui un futur journaliste politique, mais comme il le dit alors, il n'avait aucun goût pour ce genre de littérature, et il continua à envoyer prose et vers un peu partout, dans les journaux et les revues.

Il avait cependant trop de loisirs, encore, puisqu'il réussit à entrer, en 1862, dans une compagnie d'infanterie, à Trois-Rivières, et alla en 1865 à la frontière avec les galons de sergent de couleurs. A son retour, en juillet, il va à l'École Militaire de Québec, puis pendant un automne il fait les comptes-rendus d'une session du Parlement, et en février, jetant la plume pour reprendre le fusil, il reprend le chemin de la frontière Missisquoi. En juillet, il met son uniforme de côté, et entre au Canada, à Ottawa, comme rédacteur-en-chef.

En 1867, nous le trouvons au Parlement en qualité de traducteur, position qu'il garda jusqu'en 1870, alors qu'il entra au département de la milice et de la défense.

Au point de vue littéraire et national, voici ce qu'il a été et ce qu'il est :

1861 à 1865, président du Cercle Littéraire de Trois-Rivières ;

1866, reçu membre correspondant du Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles ;

1866, secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa ;

1874-76, président de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa ;

1875, membre de la Literary and Historical Society, de Québec ;

1876, membre correspondant de la Société Normande de Géographie de Rouen ;

1877, président de la section Saint-Joseph de la S. S. J. B. d'Ottawa ;

1877, président de la Saint-Thomas Benevolent Society d'Ottawa ;

1878, membre de la Société Historique de Montréal ;

1878, membre de la State Historical Society du Wisconsin ;

1879, correspondant de l'Institution Ethnographique de France ;

1882, membre de la Société Royale du Canada ;

1883, président général de la Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa ;

1885, président de la première section de la Société Royale du Canada ;

Collaborateur du *Journal de l'Instruction Publique*, de la *Revue Canadienne*, de l'*Opinion Publique*, du *MONDE ILLUSTRÉ*, et de presque tous les principaux journaux français de Montréal, Québec, Trois-Rivières, etc.

Il est auteur de plusieurs ouvrages :

Les Laurentiennes, 1870 ; *Histoire des Trois-Rivières*, 1870 ; *Le Canada en Europe*, 1873 ; *Notes sur les premiers voyages dans les Territoires du Nord-Ouest* ; *Histoire des Canadiens-Français d'Ottawa* ; *Les Chants Nouveaux*, 1876 ; *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, 1876 ; *Chronique Trifluvienne*, 1879 ; Un album très précieux de *plans et croquis du Saint-Laurent au XVIIe siècle* ; et son œuvre principale, l'*Histoire des Canadiens-Français*, 1885, plus une foule de brochures, index, études, etc., etc.

Celui qui voudra écrire la vie de Benjamin Sulte et analyser ses œuvres, aura de l'ouvrage.

Il y a quelques mois, les directeurs et anciens collaborateurs de la *Revue Canadienne* offrirent à M. Benjamin Sulte un banquet, à l'occasion de la publication de son centième article dans cette revue.

La fête fut des plus joyeuse, et au de nos amis, M. Gonzalve Dé-auniers, récita la pièce de vers suivante pleine de fraîcheur et d'esprit :



Benjamin Sulte

On m'a dit souvent ou bien j'ai dû lire

Que prenant la lyre

Au lieu du burin

Vous aviez jadis, poète en liasse,

Chanté la jeunesse

Dans plus d'un quatrain ;

Que vous étiez même un amant fidèle

D'une damoiselle

Au teint rose et frais,

Que nous appelons muse ou poésie

Et que l'on envie

A tous nos secrets.

Vous l'aimiez beaucoup si j'en prends pour gage

Ce charmant ménage

Des jours d'autrefois,

Où plus fier qu'un roi dans son grand royaume,

Vous sentiez l'arôme

De son fin minois ;

Où vous étiez seuls, ne sachant du monde

Que ce qu'il émonde

De tous vos soucis,

Où vous n'aviez pas ces heures arides

Qui creusent des rides

Entré les sourcils.

Vous courriez les bois, vous cueilliez les roses

Sur la route écloées

Aux baisers du jour ;

Et vous preniez le soir à la brune

Par un clair de lune

Vos propos d'amour.

Oh ! ces temps heureux comme on les gaspille !

Qui donc éparpille

Nos illusions ?

Que l'on ne peut plus renouer leur nombre,

Tant il se fait sombre

Sur nos horizons.

Qui donc vous a fait oublier si vite

Votre favorite

A l'œil azuré ?

Que vous n'avez plus pour elle un sourire,

Elle dont l'empire

Vous était sacré.

Quelle ingratitude envers cette muse !

Elle vous accuse

Et pleure tout bas.

Pauvre ange déchu, repliant son aile,

Elle vous appelle,

N'entendez-vous pas ?

N'entendez-vous pas sa voix éplorée ?

De myrte parée

Elle vous attend.

Redonnez-lui donc à cette pauvre-ette,

Son gentil poète

De ses nuits d'automne.

A tous les oublis sa bonté pardonne.

Elle ne rançonne

Que le ravisseur

Et je crois savoir que Clio la sage

Ne prend pas ombrage

De sa jeune seur.

De son côté, l'excellent écrivain avait pris à lui seul le numéro du mois de la *Revue*, numéro unique, dans lequel tout, prose et poésie, était signé Benjamin Sulte.

Au physique, Sulte est un beau gaillard, bien campé, largement bâti, très vif d'allures, à l'œil franc, vous regardant bien en face, moustache et barbe de grenadier ; regardez son portrait.

Une belle tête, n'est-ce pas ?

Ceci, c'est le dehors ; en dedans, Sulte est un travailleur, un piocheur, un abatteur d'ouvrage, un engrais d'érudition, un affamé de science, un altéré de renseignements, un fouilleur de bouquins, un découvreur de raretés, un historien impartial, un écrivain soigneux de la forme autant que sérieux pour le fond, c'est surtout un patriote ardent qui semble écrire avec une épée, tant il se sent à l'aise quand il nous fait un récit de bataille.

C'est aussi un rude joueur, mais avec lui les polémiques ne durent pas longtemps, car les coups sont rudés et vont droit au défaut de la cuirasse de son adversaire.

Beaucoup de personnes s'étonnent de voir M. Sulte produire autant et se figurer que tout son temps est consacré aux lettres.

C'est une erreur.

Tous les jours que Dieu fait, M. Sulte est à son bureau, s'occupant de sabres, bayonnettes, fusils, munitions, etc., ainsi que le comportent ses fonctions d'attaché au ministre de la milice, mais il fait

tout une régularité mathématique, et aussitôt rentré chez lui, il se remet au travail, il étudie un point d'histoire, éclaircit les rapports de nos chroniques d'autrefois, fait des vers quand l'occasion s'en présente et quand l'inspiration vient, mais il travaille deux heures, rarement plus, et ces deux heures se multipliant et se répétant tous les soirs, depuis plus de vingt ans, constituent un laps de temps considérable.

Il faut aussi savoir que M. Sulte possède une incroyable facilité de travail.

Au reste l'acrostiche suivant de M. Alfred Garneau, explique tout cela avec beaucoup de clarté.

Si nous te demandons : "Où prends-tu pour écrire
C ne très grande histoire et tant de vers charmants,
Les longs loisirs qu'il faut, à qui cherche à bien dire ?"
— Tu riras aux éclats. . . Ton secret pour produire
Est de mettre à profit tous les petits moments.

Ces quelques notes sont d'une insuffisance déplorable, je le sais, mais peut être donneront-elles à un écrivain ayant quelques loisirs, le désir de faire une biographie de M. Sulte

Si elles provoquent ce résultat, elles n'auront pas été perdues.

LÉON FABREAU.

NOS GRAVURES

UNE ÉMEUTE A LONDRES

DEPUIS 1866, il n'y avait pas eu à Londres d'émeute aussi grave que celle qui vient d'avoir lieu. Dès le matin, quatre mille agents de police occupaient Trafalgar square et les abords de la place pour en interdire l'accès aux manifestants qui arrivaient de tous les côtés, musique en tête. La police attaquait et dispersait chaque groupe qui se présentait près du square. Des conflits sérieux ont eu lieu sur le Strand, dans Northumberland avenue et dans les rues Whitehall et Pall Mall. L'une des sociétés socialistes est parvenue à pénétrer dans le square, mais elle a été repoussée après un engagement sanglant durant lequel M. Graham, membre de la chambre des communes, a été grièvement blessé.

Le soir, à 4 heures et demie, cent mille personnes au moins se trouvaient massées dans les environs du square et la police montée, devenue impuissante, ne cherchait plus à les disperser. Des détachements d'infanterie et de cavalerie ont été envoyés au secours de la police, mais ces troupes n'ont pas chargé parce qu'à la tombée de la nuit les manifestants ont commencé à se disperser sans y être forcés.

Deux cents émeutiers environ et quarante agents de police sont blessés. Au nombre des cinquante personnes arrêtées se trouve le socialiste Burns. Quelques uns des blessés ont pu sortir de l'hôpital après avoir été pansés. Une personne avait été horriblement brûlée par du vitriol qu'on lui avait lancé avec une seringue.

Un autre déclare avoir reçu un coup de baïonnette au bas des reins. Deux agents de police ont été frappés avec des couteaux. On a remarqué que la foule huait la police, mais qu'elle acclamait la cavalerie et l'infanterie qui avaient pris position au centre du square avec l'ordre de charger les émeutiers si ceux-ci rompaient les rangs de la police.

L'échauffourée la plus sérieuse a eu lieu à 4 heures dans la rue Wellington. Les émeutiers ont assailli la police à coups de bâton et de pierre et beaucoup d'agents ont été blessés. Un inspecteur a eu le nez brisé d'un coup de poing; son agresseur a été arrêté. Tous les drapeaux rouges que portaient les socialistes ont été saisis.

A minuit, les manifestants étaient rentrés chez eux et l'ordre était rétabli.

L'EXÉCUTION DES QUATRE ANARCHISTES DE CHICAGO

Le sombre drame, commencé le 4 mai 1886, sur la charette de Haymarket, s'est dénoué vendredi, le 11 novembre dernier. Jamais condamné n'ont montré un mépris de la mort comme les quatre anarchistes qui viennent de subir la peine capitale.

La nuit qui précéda l'exécution a été employée, au dedans et au dehors, en préparatifs pour l'exécution et pour la défense tant de la prison que de la ville. Tout était calme cependant, si calme que dès la chute du jour on aurait dit une cité déserte. On ne voyait même dans les rues que de rares hommes de police. Toute la force publique était concentrée dans les postes. La prison était une véritable forteresse prête à soutenir un assaut. L'entrée principale, sur Michigan street, était fermée par une double grille de fer, renforcée de chaînes et de cadenas. Deux policiers armés de carabines à répétition, la baïonnette au canon montait la garde dans le vestibule intérieur et criaient: Qui vive? à quiconque approchait. Personne n'entraît sans un laissez-passer. A l'intérieur, des sentinelles étaient échelonnées sur l'escalier conduisant à l'étage supérieur, où les salles des tribunaux étaient pleines de gardes, d'armes et de munitions. Sur le toit, des policiers surveillaient les terrasses des maisons d'alentour. Il y avait en tout, à l'intérieur, trois cents policiers sous le commandement du chef Ebersold, assisté de trois capitaines. A l'extérieur, une compagnie de chacun des cinq precincts et trois compagnies de la station centrale formaient un cordon continu sur les quatre faces de l'édifice. Tous les hommes de police qui n'étaient pas de service à la prison étaient en réserve dans les stations pour se porter au premier signal où besoin serait, et la police entière de la ville avait été armée de fusils à répétition.

Nulle part le calme de la nuit n'a été interrompu. Un silence de mort régnait dans la prison. Les condamnés dormaient ou causaient avec les geôliers, lorsque vers une heure des bruits sourds se firent entendre au fond d'un des corridors. C'était le shérif et ses aides qui essayaient l'échafaud. Ils pendaient des sacs de sable qui retombaient lourdement au bout des cordes. L'appareil fonctionnait à souhait.

A huit heures du matin, on servit le déjeuner aux condamnés, qui mangèrent de bon appétit. Tous les quatre faisaient bonne contenance. Spies seul était enfiévré et buvait de l'eau à coups répétés. Un instant après le déjeuner, on entendit une voix, douce d'abord, puis vibrante, s'élevant progressivement à une puissante sonorité, et s'éteignant dans des modulations d'un sentiment mélancolique. C'était Parsons, qui allait mourir tout à l'heure, et qui chantait une romance d'amour, *Annie Laurie*.

Le moment fatal approchait. Il était près de onze heures. Déjà étaient rassemblés devant la sinistre machine, d'où pendaient les quatre nœuds coulants, environ deux cent cinquante personnes, jurés, journalistes, politiciens, et autres privilégiés ayant le droit ou le devoir d'assister au spectacle. A onze heures et un quart, on eut l'attention d'offrir aux condamnés une légère collation accompagnée d'un verre de vin du Rhin, et à onze heures et demie le shérif commença à leur lire, un à un, la sentence de mort qui allait leur être appliquée. Après chaque lecture, le magistrat donnait une poignée de main au condamné en lui disant adieu. Spies le premier, puis Fischer, puis Engel, et Parsons le dernier, ayant entendu leur arrêt, les aides du shérif leur ont lié les mains derrière le dos et passé un sarreau de toile blanche qui laissait la tête seule à découvert. Puis, quand la toilette funèbre fut achevée commença la marche à l'échafaud, chacun des condamnés étant accompagné d'un député shérif qui le soutenait par le coude. Aucun ne fléchissait cependant. Tous quatre s'avançaient d'un pas ferme, la pâleur de leurs visages trahissant seule quelque émotion. Spies en passant devant les reporters, leur jetait encore un sourire de défi amer, et Parsons seul au dernier moment avait le visage crispé d'un vieillard.

A leur arrivée sur l'échafaud, Spies fut le premier à tendre la tête pour recevoir le nœud coulant; il n'y fit pas plus attention que si c'en était une simple cravate. Engel était prêt à être lancé dans l'éternité lorsqu'un jeune médecin du nom de

LA SAINTE-CATHERINE



LA TIRE

C'est la fête de Sainte-Catherine.

Nos lecteurs savent cela, et si nous constatons le fait, ce n'est pas pour annoncer une nouvelle à nos amis, mais pour saluer un anniversaire dont le retour rappelle à chacun des souvenirs qui, loin d'être effacés par l'aile du Temps, deviennent de plus en plus chers à mesure que le vieux rétro poursuit sa course, implacable et ininterrompue.

Qui ne se rappelle les joyeuses fêtes d'antan, les joyeuses parties de plaisir auxquelles le retour de la Sainte-Catherine donnait lieu autrefois, surtout dans nos bonnes vieilles paroisses où l'on a conservé encore plus qu'ailleurs le culte des traditions et les mœurs patriarcales de nos aïeux.

Qui ne se rappelle avoir vu les longues files de voitures d'hiver, attelées de chevaux fringants, glisser rapidement au bruit argentin des clochettes qu'accompagnait en sourdine, la musique quelque peu fantaisiste d'un ménétrier du crû, raclant un violon plus ou moins faux.

La joie était peinte sur tous les visages, les garçons avaient revêtu leurs plus beaux habits de fête; les campagnardes, au teint vermillonné par l'air froid, étalaient leurs toilettes les plus ravissantes. Puis, lorsqu'on s'était bien saturé d'air pur et de soleil, on se réunissait chez quelque brave habitant, assez heureux pour avoir une épouse repondant au doux nom de Catherine.

L'héroïne de la fête recevait un bouquet. Les danses succédaient aux chansons et les chansons aux danses. On prenait un coup, en vertu de l'axiome que les *Canadiens ne sont pas des fous*, et la TIRE aux reflets dorés faisait son apparition.

Et les enfants, quelle joie pour eux!

Voyez cette gravure que LE MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui, comme on la tire la TIRE. Comme chacun travaille et quel entrain règne partout.

Bats! le vieux temps n'a pas tout à fait disparu et, cette année encore, on s'amusera comme autrefois.

Vive Sainte-Catherine et la Tire!!

Murphy, lui souffla une plaisanterie à l'oreille. Si incroyable que cela puisse paraître, l'anarchiste s'éclata de rire. Quant à Parsons il prit une attitude de saint pour regarder la corde qui se balançait au-dessus de sa tête.

Avant d'être garottés les condamnés avaient échangé des poignées de main entre eux et en avaient fait autant avec le géolier et les personnes présentes.

A ce moment, la trappe se déroba sous les pieds des suppliciés, et ils furent lancés dans l'éternité.

Ainsi finit cette lugubre tragédie, qui aura un long retentissement dans tout le monde civilisé.

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Dame Alfred Pageau (\$25.00), 369, rue St-Hypolite; Dame Eugène Martel, 232, rue Wolfe; Avila Paré, 1091, St-Laurent; Dame Clément Ricard, 197, rue Wolfe; J. Bte. Deschamps, 97, rue St-André; Dame François Desrosiers, 31, rue Beaudry; Alfred Mathieu, 2310, rue Notre-Dame; Dame Joseph Pageau, 27, rue Plessis; Dame L. C. Bruneau, 99, rue St-Martin; Delle Sarah Leboeuf, 19, rue Chatham; Julien Bissonnet, 694, rue La-guchetière; W. Carter Hickok, 2006, rue Notre-Dame; George Cauchon, 527 1/2, rue Albert; E. Villard, 90, rue Ste-Elizabeth; Amable Trudel, 320, rue Beaudry; Dame Elzéar Perras, 73, rue Mignonne; A. Larrain, 300, rue Sanguinet; Joseph Groulx, 121, rue Barré; Dame Wilfred Boivin, 1, rue Nonancourt; Dame A. Michelot, 17, rue Sanguinet; Dame George Bérubé, 197, rue Guy; N. Chauvin, 258, rue Wolfe; Lucien Lasalle, rédacteur au *Monde*; J. Bte. Demers, 223, rue Jacques-Cartier; J. Bte. Renaud, 299, rue Amherst; Avila Godcharles, 133, rue Chatham.

Québec.—Octave Lortie, 9, rue Lasalle, St-Sauveur; Dame J. B. Vallerand, 166, rue la Reine; Léon Chamberland, rue la Reine; L. M. Pouliu, 8, rue Artillerie; Etouard Jackson, 2, rue Drolet; Nazaire Côté, 59, rue Ste-Ambroise, St-Sauveur; Pierre Drolet, 102, rue St-George; Joseph Gaumont, 27, rue Sous-le-Cap, basse-ville; Eugène Tra-

del, 78, rue Berton; J. E. Audibert, 47, rue St-Ours; Joseph J. B. Turcotte, 53, rue St-Olivier; L. Boutet, 41, rue Arago, St-Sauveur; Jules Côté, 248, rue St-Olivier; Delle Eugénie Reddy, 52, rue Ste-Marguerite, St-Roch; Dame Pierre Lacroix, Notre-Dame-de-la-Garde, Cap Blanc.

Sorel.—J. B. V. Dumont.

Ville Maisonneuve.—Moise Richard, 225, rue Notre-Dame.

Village St-Gabriel.—Dame Léon Roger, 83, rue Ropery.

St-Cunégonde.—Damase Paquette, 1481, rue St-Jacques; Arthur Pagé, 88, rue Vinet.

St-Henri de Montréal.—Dame Félix Charon, 3628, rue Notre-Dame; Sévère Vézina, 85, rue St-Philippe; Joseph Lussier 14, rue Ste-Marguerite; Dame Léopold Leblanc, 3390, rue Notre Dame; Dame D. Ménard, 11, rue St-Augustin; Johnny Charette, 77, rue St-Augustin.

Pointe St-Charles.—Charles L'Ecuyer, 42, rue Charron.

Ottawa.—E. Edmond Lemieux (\$4.00), du Département de la Milice.

Trois-Rivières.—Pierre Dupont.

St-Hyacinthe.—J. O'Brien (\$3.00), employé chez Séguin, Lallime & Cie; Fortier & Cie.

Carleton, Baie des Chaleurs.—Pierre Dugas.

Galveston, Texas.—Dame Henry Graugnard.

Winooski, Falls, Vt.—Joseph Rogers.

Côteau St-Louis.—Joseph Leduc.

QUARANTE-QUATRIÈME TIRAGE

Le quarante-quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de novembre), aura lieu SAMEDI, le 3 décembre, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

USAGES ET COUTUMES

LE MARIAGE EN FRANCE (Suite)

Les fonctions du garçon d'honneur. — Elles sont bien faciles, en vérité. Il envoie un bouquet à sa demoiselle d'honneur, le matin du jour du mariage. Il ne fait jamais d'autre présent. Le bouquet doit contenir quelques fleurs rosées, pour ne pas ressembler de trop près à celui de la mariée; il est noué de rubans blancs.

En Angleterre, c'est le marié qui donne le bouquet aux nombreuses demoiselles d'honneur; ici, comme de l'autre côté du détroit, le marié offre, à ces jeunes filles, un bijou qui doit perpétuer le souvenir du mariage.

Revenons au garçon d'honneur. Si les parents de la demoiselle d'honneur n'ont pas fait savoir qu'ils amèneront leur fille dans leur voiture ou en voiture de place, le garçon d'honneur va la chercher dans une des voitures de la noce (ou à pied, selon les lieux, les pays). Naturellement, la jeune fille ne s'en va pas en tête-à-tête avec le garçon d'honneur, elle est toujours accompagnée d'un chaperon.

S'il y a plusieurs garçons et demoiselles d'honneur, c'est celui de ces couples qui est le plus apparenté aux mariés ou le plus avant dans leur intimité, au reste, c'est celui qui les suit immédiatement, qui fait la quête à l'église. La demoiselle d'honneur appuie sa main sur celle du jeune homme.

Le reste de la journée le garçon d'honneur se multiplie, — sous la direction des parents de la mariée, à la disposition desquels il s'est mis, — pour veiller aux désirs des invités, pour donner ses soins de surveillance à toutes les parties de la fête.

Il met les dames en voitures; au bal, si bal il y a, il fait danser toutes les invitées... qui dansent. Chez nos voisins britanniques, on l'appelle "le meilleur homme" (*best man*), sans doute parce qu'il s'oublie et se prodigue pour le plaisir de tous. En réalité, tel est son rôle, se rendre utile.

Il doit quelques égards de plus à sa demoiselle d'honneur qu'aux autres femmes, il la conduit à table, où sa place est près d'elle. Il la fait danser un peu plus souvent que les autres invitées. S'il est aller la chercher, il la reconduit de la même façon.

ANN SEPH.

LES PREMIERS SOINS

CORPS ÉTRANGERS DANS L'OREILLE

Symptômes. — Un corps étranger, — un petit pois, une graine, un noyau, un insecte, — s'est introduit dans l'oreille; s'il n'est pas extrait, il se produit de l'inflammation, de la suppuration. Le corps étranger est éliminé par le pus, la membrane du tympan est perforée et l'ouïe peut être perdue pour jamais.

En attendant le médecin. — Verser quelques gouttes d'huile dans l'oreille pour faciliter le glissement, tirer le pavillon de l'oreille, en arrière et en dehors, faire ouvrir largement la bouche. Faire plusieurs injections d'eau tiède. Si vous n'amenez pas le corps étranger, n'insistez pas, et surtout gardez-vous d'employer pinces, crochet, épingles à cheveux, aiguilles à tricoter, etc., et appelez immédiatement le médecin.

CONNAISSANCES UTILES

Si vos fers à repasser sont rudes, frottez-les avec du sel fin, et ils deviendront polis.

Carottes au sucre. — Grattez des carottes, mettez-les dans la casserole avec du beurre, faites sauter, ajoutez un peu de farine, sautez encore; mettez sel, poivre, de l'eau à moitié de la hauteur seulement, beaucoup de sucre; laissez cuire à petit feu; la sauce doit être courte.

Taches de graisse sur les habits. — Il n'y a probablement pas de meilleur moyen que l'emploi d'un mélange à égales parties d'ammoniaque liquide forte, d'éther et d'alcool. Passez un morceau de papier buvard sous la tache, amolissez une éponge avec de l'eau, prenez et humectez la avec la solution, puis frottez la tache. En un instant elle disparaîtra.

Grand assortiment de Chapeaux



— AU —

PALAIS DE LA MODE

1648, rue Ste-Catherine

On trouve toujours à cette maison fashionable l'assortiment le plus considérable et le plus beau en fait de

CHAPEAUX ET BONNETS

garnis et non garnis, pour Dames, Demoiselles et Enfants, aux plus bas prix. Une ligne complète de Plumes élégantes, Ornaments de Chapeaux, Plumes d'Autruches, Crêpes, Dentelles, Coiffes, etc., etc.

Pour avoir son choix dans le plus grand assortiment de Modes les plus récentes, allez faire une visite à

Mlle CHAMPAGNE,

1648, RUE SAINTE-CATHERINE

On demande des Agents

POUR PLACER DES

Articles de Pépinière Canadienne

Des hommes honnêtes, courageux, âgés de 25 ans et plus, pourront se procurer de l'ouvrage pour les

DOUZE MOIS PROCHAIN.

Expérience inutile. On donne tous les renseignements nécessaires, nous prenons à SALAIRE FIXE et nous payons les dépenses. Adresse (donner âge et envoyer photographie)

STONE & WELLINGTON.

242, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL
J. W. BEALL, Gérant.

Arrangements spéciaux.
Pépinières Fonthill, Ont. Établies en 1842
465 acres, les plus grandes pépinières du Canada.

La Grande Vente de la Faillite

—DE—

TREMBLAY & LALONDE

A LIEU MAINTENANT

Grande occasion en Marchandises Seches d'automne et d'hiver

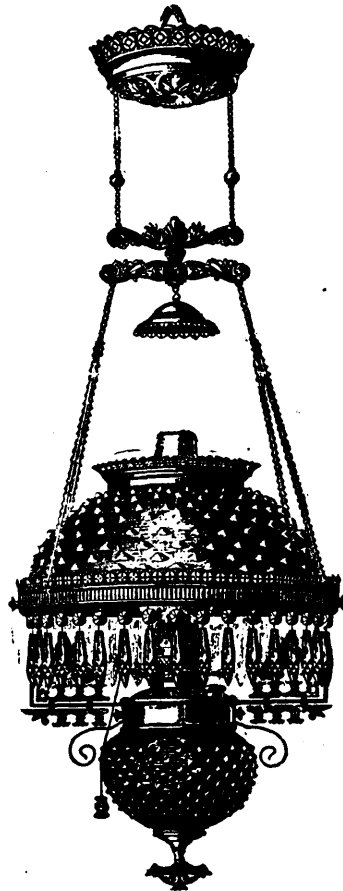
ENEZ AU PLUS TOT

GAGNON & SHIPTON

1793—RUE NOTRE-DAME—1793



VENEZ VOIR



Mes Lampes à Suspandre de \$2.50 et \$3.50 qui sont les plus belles de la ville

L. Deneau

2023, NOTRE-DAME

3e porte du Carré Chaboillez

(TÉLÉPHONE 273)



C. ROBERT & CIE.,

Chapelier Manchonnier

NO. 61 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL

Les plus hauts prix sont payés à cet établissement pour les peaux crues.
Toutes sortes de Chapeaux, Casques et Fourrures réparés à bas prix.

Allez à l'Enseigne du Chapeau Rouge

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Colles fortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

BATISSÉ-DESSOÛRS) MONTREAL

ST-LEON ROI DES MEDECINS

ENCORE UNE PREUVE DE L'EFFICACITE DE L'EAU ST-LEON

A. M. A. POULIN,

Gérant de la Cie d'eau St-Léon.

Cher monsieur,

Depuis près de quinze mois je souffrais de maladie de cœur, indigestion, érysipelle, faiblesse, maux de tête, etc. J'employai en vain tous les remèdes, enfin j'eus l'Eau St-Léon et suis complètement guérie.

Votre etc,

Mde J. CLOUTIER, Montréal.

N. B.—La Cie d'eau St-Léon a maintenant son dépôt Central au No 51, Carré Victoria. Tel 432.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages, GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRING ST., NEW-YORK.



COIN -- RUES NOTRE-DAME -- ST-MARTIN.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 323.—CAPRICE ANAGRAMMATIQUE

Retrouver, par la décomposition de la phrase suivante, le nom d'un ancien club Canadien-Français :

LE FILS DE RIEL LES BAT.

No 324.—CHARADE

Mon Premier de verdure
Couronne sa ramure :
Mon Dernier au ruisseau
Sert à prendre de l'eau ;
Mon Tout est au meunier
D'usage journalier.

SOLUTIONS :

No 320.—Les mots sont : If, Feu, Fer, Lie, Cirs—Lucifer.

No 321.—Les trois villes sont : Tours, Marseilles, Bordeaux.

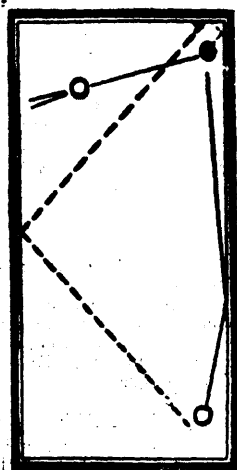
No 322.—A R D U
R I E N
D E F I
U N I R

ONT DEVINÉ :

C. Juneau, P. LeBel, Mlle Joséphine Plamondon, Mlle Delphine Clark, Mlle Alice Marois, Québec ; Joseph Trudel, St-Henri ; Mine Frédéric Juneau, Mlle Evelina Despoças, Mme W. Dufault, J. A. Ouimet, jr., Mlle Florentine Duquette, Montréal ; Ed. Fortier, Alfred Alarie, Lévis ; Chs Leblanc, Ste-Cunégonde ; Mlle Flore Gélinas, Yamachiche ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Mlle Jane Langlois, Dame C. Lesigne, Montréal ; Alphonse Morency, Eugène St-Pierre, Québec.

LE JEU DE BILLARD

COUP DE RAPEL.



Prendre très bas, à droite, viser la rouge demi plein. Coup de queue mesuré pour bien rentrer.

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,

ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉ PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS—MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY K. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, Journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, Etats-Unis.

Specialites de la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE

DEPARTEMENT DES DAMES :

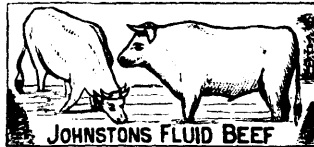
Modes Françaises, Anglaises, Américaines. Etoffes à Robes et à Manteaux de la dernière nouveauté.

DEPARTEMENT DES MESSIEURS :

Tweeds, Draps, Tricots Français, Anglais, Ecossais dans les patrons les plus fashionables. Tailleurs et Modistes de première classe. Tapis, Prélarts, Nets à Rideaux, ainsi que toutes garnitures de maison, à un seul et bas prix, à la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne



LE GRAND FORTIFIANT

C'est le plus puissant fortifiant et créateur de force dont on puisse se servir

Réchauffant, Stimulant, Fortifiant

ETRENNES! ETRENNES!!

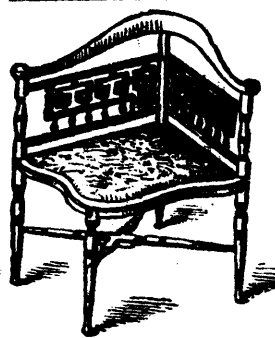
Le plus beau choix de Livres d'Etrennes et d'Articles de Fantaisie se trouve à la Librairie

C. O. BEAUCHEMIN & FILS,

256-258, RUE SAINT-PAUL, MONTREAL

Livres illustrés, Albums d'Images en grande variété, Livres de l'été, reliures riches. Articles Religieux, Chapelets, Médailles, Médillons et Croix. — Albums pour photographies. Albums à Autographes. Sacs pour Dames (Satchels), Flaconniers pour parfums, garnitures pour gants et mouchoirs (dernières nouveautés parisiennes), etc. — On répond, par retour de la maille, à toute demande de renseignements.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES DE LIVRES D'HISTOIRES



WM. KING & CIE.,

FABRICANTS DE

Meubles unis et de gout, sommiers matelas, etc.,

IMPORTATEURS DE LITS EN FER ET EN CUIVRE

Invitation de visiter nos grandes salles d'exposition

—AU—

NO 652, RUE CRAIG, MONTREAL

SAISON D'HIVER!!

Voici l'hiver qui s'approche, chacun veut se coiffer ou s'habiller en pelletterie. Eh bien vous trouverez toujours au magasin de

LORGE & CIE.,

Un assortiment complet de Casques de toutes formes et de toutes grandeurs pour hommes, femmes et enfants, ainsi que Capots en pelletterie, Manchons, Bagodes, Collerettes, Col, Bordures pour Manteaux, Gants, Mitaines, Soulers, etc., le tout de première qualité.

Vous pourrez faire réparer vos pelletteries dans les derniers goûts et dans des prix qui défient toute compétition. N'oubliez pas de faire une visite au grand entrepôt de fourrures de

LORGE & Cie.,

NO 21, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT-LAURENT - 18

MONTREAL

AMELIORATION!

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FREHE

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

MAGASIN PITTORESQUE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef: M. Edouard Charbon. Bureaux: 59, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886: Paris, 20 francs, départements, 25 fr., Union postale, 25 fr.

CHEZ S. A. DE LORIMIER (SUCCESEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en montant. Chaussettes en mérinos ou en laine extra, valeur 25c. Chemises faites à ordre. 1700, rue Notre-Dame, 2me porte de l'église Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60 000

SERONT TIRÉS

Le 21 DECEMBRE prochain

COUT DU BILLET :

PREMIERE SERIE..... \$1.00
DEUXIEME SERIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,

Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES

MONTREAL

SAVONS MEDICINAUX

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général ; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rite, Hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rifle.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringos, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (50c) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la maille.

ALFRED LIMOGES, St-Eustache, P. Q.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 26 novembre 1887

PAULINE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

L chef des lapins et son lieutenant, se consolait de la perte de Macaroni, qu'ils croyaient tué, et de la disparition de Sauvageon qu'ils croyaient noyé, par la pensée qu'ils héritaient de leurs compagnons et toucheraient chacun double part de la somme promise par Roland.

Leur premier soin fut de se faire payer cette somme, aussitôt qu'ils eurent fait assez de chemin pour se sentir en sûreté; ils marchèrent ensemble pendant tout le reste de la nuit, mais ils se séparèrent au point du jour, afin d'éviter les soupçons que leur réunion pouvait faire naître, et ils eurent la prudence de rentrer dans Paris par trois barrières différentes.

Lascars, en arrivant à son hôtel, y trouva de fâcheuses nouvelles. Une lettre du procureur chargé de défendre ses intérêts, lettre arrivée la veille au soir, après son départ, lui apprit que ses nombreux créanciers avaient achevé de se mettre en règle; que les titres exécutoires et définitifs étaient aux mains des recors et des huissiers, et que d'un instant à l'autre, s'il ne se réfugiait dans quelque cachette introuvable, il courrait le risque d'être appréhendé au corps et conduit en prison pour dettes.

Ceci n'avait rien d'imprévu pour le baron qui, depuis longtemps, nous le savons, se trouvait sous le coup d'une catastrophe inévitable, et pourtant une crise d'effroyable colère s'empara de lui, tandis qu'il lisait cette lettre à laquelle il devait si bien s'attendre.

—Ruiné! perdu! s'écriait-il avec une rage folle. Eh! que m'importe? fuir!... ce ne serait rien!... mais disparaître sans m'être vengé! voilà le malheur, voilà la honte!... Impuissant!... impuissant contre cet homme! Ah! cette pensée me déchire et me tue!... il ne me reste qu'un bien: ma vie!... Le démon m'est témoin que je la donnerais de grand cœur à qui me donnerait la vengeance!...

Peu à peu, cependant, la fureur du baron s'évapora par sa violence même.

—Après tout, se dit-il, rien n'est désespéré... J'ai tout un long avenir devant moi, et, pourvu qu'un jour la vengeance arrive, il importe peu qu'elle vienne tard!

Ranimé par l'espérance bien ou mal fondée qu'il venait de galvaniser au plus profond de son âme haineuse, Lascars ne songea plus qu'à s'occuper des préparatifs de son départ.

Il commença par donner à ses valets des commissions qui devaient les éloigner de l'hôtel pendant la plus grande partie de la journée. Il envoya Lorrain lui chercher un carrosse de louage,

avec l'ordre de faire stationner ce carrosse dans la ruelle qui se trouvait derrière le jardin près d'une petite porte de sortie.

Ceci fait, Lorrain lui-même reçut une lettre à porter dans le plus lointain quartier de Paris, et se mit en route sur-le-champ.

Lascars agissait ainsi pour éviter, au dernier moment, les réclamations de ses serviteurs, qui tous étaient ses créanciers, n'ayant pas reçu un sou de leurs gages depuis plus d'un an.

Dès qu'il se trouva seul dans ce vaste hôtel où ses aïeux avaient honorablement vécu, comme de bons et loyaux gentilshommes qu'ils étaient, et d'où il allait sortir perdu de dettes, fugitif et déshonoré, le baron rassembla le peu d'argenterie et les quelques bijoux qu'il possédait encore; il s'habilla avec une extrême simplicité; il entassa dans une valise de voyage du linge, des vêtements et des armes, puis, prenant cette valise sur son épaule et tenant à la main le paquet de bijoux et d'argenterie, il gagna le fiacre qui l'attendait et il se fit conduire chez un orfèvre à qui il vendit,

payer en conséquence... faites donc votre prix et ne perdez pas de temps à réfléchir, car je suis pressé...

—Quatre lieues pour aller, reprit le cocher, et quatre lieues pour revenir, ça fait huit lieues...

Lascars frappa du pied avec impatience. —Il ne s'agit pas du nombre de lieues, s'écria-t-il, mais du prix que vous exigez...

—Dame! il me semble que deux écus de six livres... est-ce trop, bourgeois?...

—Je vous les donne...

—Et un pourboire...

—Vous aurez le pourboire, mais conduisez-moi bon train... Je tiens beaucoup à arriver avant la nuit...

—Soyez en paix... j'ai là deux petits bidets normands qui marchent mieux que la poste du roi...

Lascars s'installa dans l'un de ces étranges véhicules, qui, dès cette époque, on baptisait du nom de *fiacres*, mais dont aucune description ne pourrait donner à nos contemporains une idée exacte.

Lascars, on le voit, faisait preuve de résolution et de courage en prenant place avec sa valise dans cette terrible voiture. Le cocher fouetta vigoureusement ses bidets étiques; l'attelage se mit en mouvement, tant bien que mal, à un trot incertain, saccadé, et, après quatre heures de marche, une demi-douzaine de stations en face des cabarets borgnes qui bordaient la route, le fiacre atteignit enfin les premières maisons du hameau de Bougival.

XXII

A l'époque où se passaient les faits que nous racontons, Bougival ne ressemblait guère à ce qu'il est devenu de nos jours. Les innombrables et élégantes habitations, tout à fait parisiennes, dont les vastes jardins remplis de verdure et de fleurs descendent presque jusqu'aux rives de la Seine, n'existaient point encore. Des bois touffus s'élevaient sur les flancs de la colline couronnée par le pavillon de Luciennes, cadeau royal de Louis XV à la comtesse de Barry. Bougival n'était alors qu'un tout petit village, ou pour mieux dire un hameau presque exclusivement habité par des paysans et des pêcheurs.

Le cocher se pencha vers la portière, que fermaient, au lieu de vitrage, des rideaux de cuir, et demanda :

—Faut-il arrêter, bourgeois?

—Pas encore, répondit

Lascars.

—Nous sommes à Bougival, cependant.

—Continuez jusqu'à l'extrémité du village, et ne faites halte que lorsque vous aurez dépassé de deux cents pas la machine de Marly.

—Voilà qui augmente encore la course! murmura le cocher en grommelant, selon la coutume à peu près invariable de ses pareils.

Au bout d'un quart d'heure, le fiacre s'arrêtait, laissant derrière lui les constructions énormes, les engrenages bizarres, les échafaudages quasi fantastiques, de la célèbre machine construite pour Louis XIV par Rennequin-Sualem... dans le but d'envoyer jour et nuit aux bassins et aux fontaines jaillissantes du royal Marly d'énormes quantités d'eau.

La machine vient de disparaître, presque en même temps que la pompe Notre-Dame qui lui ressemblait un peu, mais son souvenir restera long-



Un quart d'heure après, la jeune duchesse se jetait dans les bras de son frère.—(Page 20, col 2.)

pour une somme de deux cent cinquante louis, le petit nombre d'objets précieux arrachés au désastre de sa fortune, ou, pour mieux dire, soustraits à ses créanciers, dont ils étaient le gage légitime.

Muni de cette somme et de sa valise, Lascars changea successivement trois fois de voiture, afin de dérouter les recherches, si toutefois quelques recherches devaient être faites...

Le cocher de la dernière voiture lui demanda, selon la formule sacramentelle :

—Où allons-nous, mon bourgeois?...

Lascars répondit par cette question :

—Combien me prendriez-vous pour me conduire à Bougival!...

—A Bougival! répéta le cocher, diable, la course est bonne!...

—Aussi suis-je disposé, répliqua Roland, à la

temps vivant et distinct dans la mémoire de tous ceux qui l'ont vue, ne fût-ce qu'une fois, car sa masse gigantesque, ses formes étranges, ses roues d'une hauteur prodigieuse, ses tremblantes plates-formes, les rauques clameurs et les craquements sinistres qui s'échappaient sans cesse de sa membrure tourmentée, étaient de nature à frapper vivement les imaginations les plus froides.

Lascars mit pied à terre, il paya le cocher et franchit le seuil d'un petit cabaret tapissé de vigne vierge, situé sur la berge même de la rivière et ombragé par trois tilleuls deux fois séculaires, aux basses branches desquelles étaient suspendus des filets de toutes sortes.

Une plaque de fer-blanc, accrochée au-dessus de la porte et illustrée par un pinceau naïf, offrait aux regards une pyramide de gougeons frits et dorés sur un plat de faïence blanche et bleue, et un verre énorme rempli jusqu'aux bords d'un liquide violacé qui devait être du vin de Saresnes ou d'Argenteuil.

Trois ou quatre petites tables de bois, placées sous les grands arbres, attendaient les amateurs de fritures et de vin violet, et plusieurs bateaux, les uns grossièrement goudronnés, les autres fraîchement peints de couleurs vives, étaient destinés, ceux-ci aux pêcheurs pour les nécessités de leur métier, ceux-là aux promeneurs du dimanche.

Quiconque connaît un peu les environs de Paris, quiconque a suivi du moins la route impériale conduisant à Saint-Germain par Courbevoie, Nanterre et Rueil doit savoir que la Seine, à la hauteur de Bougival, se divise en deux bras qui se rejoignent presque en face du village de Port-Marly et qui étreignent entre leurs ondes jumelles une île étroite et longue, appelée aujourd'hui, nous le croyons du moins, *l'île d'Aligre*.

Au bord de cette île, de l'autre côté du premier bras de la Seine et précisément en face du petit cabaret dont nous venons de parler, s'élevait, moitié sur pilotis et moitié sur la terre ferme, une maison assez vaste au-devant de laquelle une large estacade s'étendait dans la rivière.

Cette maison, vue depuis la rive où se trouvait Lascars, offrait un aspect de délabrement d'une tristesse indicible. Les lichens et les mousses rongeaient les tuiles de son toit. Les pierres avaient pris une teinte sombre, les pilotis et les blanches de l'estacade étaient devenues noires comme de l'encre.

Un mur en grossière maçonnerie, percé d'une ouverture dont la porte n'existait plus, entourait un terrain de deux arpents, appartenant à la maison, terrain inculte depuis un grand nombre d'années et encombré de broussailles luxuriantes et de végétations parasites d'une incomparable vigueur.

Il suffisait de jeter un coup d'œil sur la construction dont nous venons de tracer un croquis rapide, pour se convaincre qu'elle était inhabitable, et probablement inhabitée.

Il pouvait être cinq heures de l'après-midi. Le soleil, à son déclin, répandait des traînées de poudres d'or sur les r. éandres prochains de la Seine et noyait au sein d'une buée lumineuse les horizons lointains.

Seule, au milieu de cet étincelant ensemble, la maison déserte se trouvait dans l'ombre, et son toit lépreux, ses noires murailles, ses étroites fenêtres aux vitres brisées, formaient un sombre repoussoir et évoquaient involontairement dans l'esprit des idées lugubres et de fâcheux augure.

Roland de Lascars, nous l'avons dit, franchit le seuil du cabaret et se trouva dans une pièce assez malpropre, servant tout à la fois de salle commune et de cuisine, et dont les murailles blanchies à la chaux avaient pour tout ornement des images d'Epinal remarquables par la crudité de leurs violentes enluminures.

Il se trouva en face d'une vieille paysanne, qui distribuait sur le carrelage quelques poignées de grain à deux grosses poules blanches et noires, accompagnées de leurs couvées abondantes.

Lascars était vêtu simplement, nous le savons, mais, malgré la modestie de son costume, il avait grand air; la bonne femme du cabaret lui trouva tout à fait la physionomie d'un seigneur et se dit qu'il devait être clerc de procureur pour le moins.

—Qu'y a-t-il pour votre service, mon beau monsieur ? lui demanda-t-elle avec une révérence pleine de déférence et de respect.

Par suite des circonstances que nous connaissons, Lascars était à jeun depuis la veille au soir, après avoir passé sur pied la nuit tout entière. Il mourait littéralement de faim.

—Ma bonne femme, répondit-il en posant sa valise sur la table, je voudrais dîner.

—Dîner ! répéta la paysanne d'un air consterné.

—Est-ce que ça ne se peut pas ? demanda le baron, non sans quelque inquiétude.

—Oh ! quant à ce qui est de se pouvoir, ça se peut tout de même... mais...

Elle s'interrompit.

—Mais quoi ? reprit le baron.

—Vous tombez bien mal aujourd'hui, mon digne monsieur. Pendant la semaine nous ne voyons jamais personne, aussi c'est seulement le dimanche que nous avons de la viande et du pain blanc... nous faisons venir ça de la ville.

—Enfin, aujourd'hui, que pouvez-vous m'offrir ?

—Pas grand chose. J'ai du pain de la semaine dernière... Je vous ferai une omelette avec une friture et des écrevisses... aurez-vous assez de ça ?

—Eh ! bonne femme, c'est un festin de prince que vous me proposez là ! servez-moi vite, et je n'aurai rien à désirer.

—Dame ! il faut le temps d'allumer le feu, de battre les œufs et d'aller chercher les poissons et les écrevisses dans la boutique. Mais je vas m'y mettre tout de suite, et, foi de mère Durocher, je ne perdrai pas une minute.

—Dans combien de temps serez-vous prête ?

—Aux alentours d'une petite demie-heure, vous pourrez vous mettre à table.

—D'ici là je vais donc tuer le temps de mon mieux.

—C'est ça, mon digne monsieur... il y a un proverbe qui dit : *Il faut tuer le temps, de peur qu'il ne nous tue...* Le proverbe a raison.

—Vous avez des bateaux ?

—Oui, oui, oh ! nous en avons des petits et des grands.

—Détachez-en un, je vous prie, je vais faire une promenade.

—C'est que, voyez-vous, reprit la vieille, les bateaux ne manquent pas, mais il n'y a personne pour les conduire, attendu que mes deux fils sont à la pêche, du côté du Pecq, et qu'ils ne reviendront qu'à la nuit tombée.

—Peu importe, je sais manier les avirons.

—Alors, c'est différent, descendez avec moi, je vas vous décrocher un bachot.

Lascars et la mère Durocher sortirent de l'auberge, et, foulant un gazon d'une incomparable finesse, ils arrivèrent au bord de l'eau.

La bonne femme décrocha la chaîne d'une embarcation de moyenne grandeur, peinte en rouge vif, avec une bande blanche à la ligne de flottaison. Lascars s'installa sur le *banc de nage* et saisit les rames lourdes que de gros anneaux de fer unissaient aux tolets.

—Surtout, ne vous en allez pas trop loin, dit la vieille.

—Je ne ferai que traverser la rivière, répliqua le baron, et visiter la maison déserte qui se trouve en face de nous.

—Le *Moulin-Rouge* ! s'écria la mère Durocher avec une expression d'effroi.

—Oui, le *Moulin-Rouge*, puisque c'est ainsi que vous appelez ce logis antique.

—Mon digne monsieur, reprit la vieille femme, si vous voulez m'en croire, vous vous garderez bien d'en rien faire.

—Pourquoi donc ?

—Parce que le *Moulin-Rouge* est une maison maudite... Le diable s'en est emparé, et il y revient des esprits.

—Qui dit cela ?

—Tout le monde dans le pays.

—Ces esprits dont vous parlez, les avez-vous vus ?

—Mon digne monsieur, il y a trois ou quatre ans, j'avais un de mes deux garçons bien malade, et je le veillais... une nuit, en regardant par la fenêtre, j'ai vu comme je vous vois, une petite lumière allant et venant dans le *Moulin-Rouge*... il est bien clair que c'était le diable, car, enfin, je vous le demande, qui donc auriez-vous voulu que ça fût ?

Lascars au lieu de répondre, haussa les épaules, et, maniant les avirons d'une main vigoureuse,

il fit voler la barque sur les eaux profondes et transparentes de la Seine.

XXIII

—Croyez-moi, mon digne monsieur... croyez-moi ! répétait la mère Durocher d'une voix de plus en plus haute, tandis que le baron s'éloignait rapidement. N'allez point au *Moulin-Rouge*... c'est une maison qui porte malheur...

Lascars ramait avec un redoublement de vivacité.

En quelques minutes il eut franchi les trois quarts de la rivière et il engagea sa barque dans le dédale de pieux à moitié pourris qui formaient une sorte de périlleux archipel en avant de l'estacade. Après avoir fait preuve de beaucoup d'adresse et d'une singulière justesse de coup d'œil dans cette dernière partie de sa traversée, il atteignit un escalier moussu et disjoint dont les plus basses marches disparaissaient sous l'eau, et qui conduisaient à la maison.

Il passa la chaîne du bateau dans un anneau de fer rongé par la rouille et il regarda, pendant quelques secondes, de grandes roues disloquées qui se trouvaient de beaucoup au-dessus du niveau actuel de la rivière, et qui prouvaient jusqu'à l'évidence que la maison abandonnée avait été jadis un moulin.

Ce moulin, ainsi que l'enclos qui en dépendait, appartenait depuis un temps immémorial à la famille des barons de Lascars. Il s'était vu, pour ainsi dire, condamné à mort, sous le règne de Louis XIV, par les travaux de Rennequin Sualem et par le barrage immense sur lequel reposait la machine de Marly.

Le grand-père de Roland, largement indemnisé, aux frais de la cassette royale, du préjudice que lui causait le changement de niveau des eaux de la Seine, métamorphosant son moulin en une maison presque sans valeur, avait donné l'ordre de louer cette maison pour le prix qu'on en trouverait, mais l'isolement d'un logis situé dans une île absolument déserte, éloignait les amateurs ; aucun locataire ne se présenta.

La maison, que les teintes sanglantes de sa toiture et de ses murailles faisaient nommer le *Moulin-Rouge*, resta par conséquent déserte pendant une longue suite d'années, elle se délabra peu à peu, et en raison de cette solitude, de cet abandon, de ce délabrement, elle devint matière à légendes.

Il est remarquable qu'à toutes les époques et chez tous les peuples, les logis déserts ont passé pour être hantés par le diable... Rien au monde, d'ailleurs, ne nous semble plus illogique que cette superstition, car enfin n'est-il pas de la dernière évidence que si le diable se donnait la peine de quitter son royaume infernal et de se manifester parmi nous, il rechercherait de préférence les cités populeuses, les grandes agglomérations humaines, et dédaignerait profondément les lieux isolés ?...

Le diable, au sein de la solitude, ne se comprend pas ?...

Lascars se savait propriétaire du *Moulin-Rouge*, et il connaissait la situation exacte de cet immeuble (comme on dit en style d'acte notarié) mais il n'en avait jamais franchi le seuil.

A maintes reprises, il s'était livré à des tentatives d'emprunt, en offrant au prêteur pour gage fallacieux, le *Moulin-Rouge* et ses dépendances...

Hélas ! renseignements pris, les juifs les plus juifs, les usuriers les plus aventureux, avaient refusé de prêter la moindre somme sur cette mesure à moitié croulante, dont on ne pouvait tirer parti, et qui ne représentait aucune valeur positive.

Lascars était donc resté propriétaire, bien à son corps défendant, et, pour la première fois de sa vie, il songeait à utiliser sa propriété.

Il gravit les marches de l'escalier, il souleva le loquet d'une porte vermoulue et il entra dans une grande pièce où se voyaient, sous une épaisse couche de poussière et de toiles d'araignées centenaires, les meules à moudre le grain, les auges de pierre à recevoir la farine, les rouages de fer et de bois multipliés, enfin tout l'outillage d'un moulin de quelque importance.

Quatre portes latérales donnaient accès dans des chambres dévastées qui n'offraient aucune trace d'ameublement, et dont les fenêtres conser-

vaient une moitié, tout au plus, de leurs petits carreaux verdâtres.

L'une de ces chambres, au bon vieux temps, avait été destinée sans doute à loger le maître lorsqu'il daignait venir visiter les travaux du moulin.

Une boiserie de noyer, d'un assez bon style, couvrait les murailles. Le plafond, coupé dans sa largeur par deux maîtresses poutres, était divisé en une foule de petits compartiments enluminés de couleurs vives, et enfin, au couronnement de la haute cheminée de pierre polie, se voyait l'écuson des Lascars sculpté en relief.

—Mes ancêtres avaient-ils donc prévu qu'un de leurs descendants viendrait un jour ici chercher asile contre les huissiers et les recors ? se demanda le baron avec amertume.

Après avoir achevé rapidement son examen de l'intérieur du Moulin-Rouge, Lascars voulut visiter l'enclos, mais il lui fut impossible de pénétrer dans cette véritable forêt vierge de ronces et d'épines, dans ce fouillis inextricable de chardons, d'orties de plantes parasites de toutes les espèces et de toutes les tailles.

On ne pouvait deviner la place occupée jadis par les allées rectilignes du petit jardin.

Quelques arbres fruitiers, démesurément développés, jouaient, dans l'enclos, le rôle d'arbres de haute futaie dominant un épais fourré. Un poirier, surtout était devenu gigantesque et ressemblait de loin à un chêne de la plus vaste envergure.

—Affreux séjour ! pensa Lascars en soupirant. Mais presque aussitôt, il ajouta :

—Que m'importe, après tout ?... quoi qu'il arrive, je souffrirai peu de temps ici, car ou je trouverai moyen d'en sortir bientôt pour rentrer dans le monde, triomphant et plus riche que jamais, ou du moins j'y mourrai vite d'ennui et de chagrin !...

Après avoir formulé les réflexions philosophiques que nous venons de reproduire, Lascars remonta dans son bateau et reprit le chemin de l'autre rive, où il arriva sans encombre.

La mère Durocher venait de mettre le couvert dans la salle basse du cabaret.

Une petite table, couverte d'une nappe bien blanche, supportait un quartier de pain bis et une cruche de vin d'Argenteuil.

On entendait crépiter l'omelette et pétiller la friture ; le court-bouillon fortement assaisonné, où les brunes écrevisses s'empourpraient, répandait dans l'atmosphère un parfum de bon augure, très-capable de faire venir l'eau à la bouche d'un gourmand.

Lascars mourait de faim, nous le savons ; il se mit à dévorer et il lui sembla faire le meilleur repas de sa vie entière.

La mère Durocher le regardait d'un air de satisfaction manifeste.

—Vertu de ma vie ! se disait-elle tout bas avec un légitime orgueil, au moins voilà un digne monsieur qui rend justice à ma cuisine !

Lorsque Lascars eut à peu près satisfait les premières exigences de son appétit, il se renversa sur sa chaise, et, se tournant vers son hôtesse, il lui demanda :

—Ma brave femme, pouvez-vous me donner un lit dans votre maison pour cette nuit ?...

—Vous voulez coucher ici ? s'écria la mère Durocher.

—Oui, s'il vous est possible de me loger...

—Pour ce qui est d'être possible ça n'est pas impossible... nous avons une chambre vide, et dans cette chambre il y a un lit, seulement c'est un lit de pauvres gens qui semblera peut-être un peu dur à un monsieur de la ville comme vous...

—Bonne femme, répliqua Lascars en souriant, je suis certain d'avance que je trouverai votre lit tout aussi bon que votre dîner...

—Si c'est comme ça, mon digne monsieur, il est bien à votre disposition, et la maison entière par-dessus le marché... s'écria la mère Durocher que la courtoisie de son hôte enthousiasmait.

—Je me propose de mettre demain votre complaisance à l'épreuve, reprit Lascars, et je compte sur vous pour une foule de services...

—Je ne demanderai pas mieux, mon digne monsieur, c'est certain !... Quoi qu'il faudra faire ?

—Il faudra d'abord me vendre un de vos bateaux...

—Ah ! par exemple, quant à ça, ce n'est pas moi que la chose regarde.

—Et qui donc ?

—Ce sont mes deux fils... Les bateaux, voyez-vous, c'est leur affaire... mais vous n'aurez point de peine à vous accommoder ensemble... ils vous arrangeront au plus juste prix...

—Ce n'est pas tout... poursuivit le baron, je vous demanderai d'acheter pour moi, soit à Bougival, soit à Saint Germain un mobilier bien simple, bien rustique, c'est-à-dire un bois de lit et ses matelas, une table, un buffet et quelques sièges... Je vous remettrai l'argent nécessaire pour ces emplettes...

—Ça ne sera pas malaisé d'acheter tout ça, et ça ne vous coûtera pas gros... mais, dites-moi, mon digne monsieur, vous avez donc l'intention de vous établir dans le pays ?

—Oui, ma brave femme...

—C'est-il à dire que vous allez louer ou acheter une maison, sans vous commander ?...

—Ni l'un ni l'autre, répondit Lascars en riant.

—Vous ne vous camperez cependant point à la belle étoile, peut-être bien ?

—Non, sans doute, mais je m'installerai dans une propriété qu'un de mes amis met à ma disposition...

—Où donc qu'elle se trouve, cette propriété-là ? demanda la mère Durocher dont la curiosité grandissait à chaque réponse de son interlocuteur.

—Pas loin de cette maison... répliqua Roland.

—Est-ce que, depuis ici, on la voit ?

—Très bien...

La vieille femme se tourna successivement vers les quatre points de l'horizon, et sembla les interroger du regard.

—J'en donne ma langue aux chats... reprit-elle après quelques secondes de silence, impossible de deviner !... Il n'y a pas de maison tout près d'ici, et, de quelque côté que je regarde, je ne vois que le Moulin-Rouge...

—C'est que c'est justement du Moulin-Rouge qu'il s'agit, ma brave hôtesse... répliqua Lascars.

Une expression de stupeur épouvantée se peignit sur le visage hâlé et ridé de la vieille femme, puis à cette stupeur succéda une visible incrédulité.

—Ah ! mon digne monsieur, vous vous gaussez de moi, bien sûr !... balbutia-t-elle d'un air un peu confus.

—Ce que je vous dis, répliqua le gentilhomme, est la vérité même... Dès demain j'habiterai le Moulin-Rouge...

—Alors, que le bon Dieu vous prenne en pitié, car il est très sûr et très certain que vous ne tarderez guère à vous en repentir...

—Eh ! que voulez-vous qui m'arrive ?...

—Tout ce qui peut arriver dans une maison maudite... et, pour ne pas parler d'autre chose, le diable en personne viendra vous tordre le cou.

—Ma foi, fit Lascars en riant, voilà une catastrophe qui me garantira certainement des autres périls ! Aussitôt étranglé par le diable, je défie le reste du monde...

La mère Durocher fit le signe de la croix.

—Mon digne monsieur, balbutia-t-elle, gardez-vous de plaisanter avec ces choses-là !... on commence par rire, voyez-vous... on finit par pleurer ! Ne risquez point le salut de votre corps et celui de votre âme ! Renoncez à habiter le Moulin-Rouge.

XXIV

Nous avons laissé Sauvageon flottant, à demi noyé et à peu près sans connaissance, sur les eaux calmes de la Seine, à une faible distance du théâtre des scènes dramatiques racontées par nous précédemment.

En sa qualité de nageur émérite et de premier ordre, le propriétaire du cabaret des lapins faisait machinalement le petit nombre de mouvements nécessaires pour ne pas couler, mais son intelligence était voilée d'un nuage, il ne se souvenait de rien et ne se rendait aucun compte de sa situation.

Pendant plus d'une demi-heure il obéit sans résistance au courant qui l'entraînait et qui finit, à un détour de la rivière, par le faire échouer sur une plage sablonneuse.

La sensation pénible causée par l'air froid de la nuit qui engourdissait ses membres à travers

ses vêtements mouillés, le rappela complètement à lui-même.

Il se leva, il regarda autour de lui, en cherchant à se rendre compte de l'endroit où il se trouvait et de la façon dont il y était venu, et son premier mouvement réfléchi fut de porter la main à la lourde ceinture pleine d'argent qui devait se boucler autour de ses reins...

Nous savons déjà que cette ceinture était au fond de la rivière.

Sauvageon fit un geste de désespoir.

—Ah ! malheureux ! s'écria-t-il d'une voix très haute, malheureux ! je suis volé !

Mais, au moment précis où il prononçait ces paroles, la mémoire lui revint, et il se souvint distinctement de l'immense péril qu'il venait de courir, et du terrible sacrifice au prix duquel il avait été contraint d'acheter son salut...

La nature de Sauvageon était essentiellement cupide et avare. Une fois hors de danger il se persuada sans peine qu'il avait eu grand tort de sacrifier son argent pour sauver sa vie, l'argent étant plus précieux que la vie ! Il se reprocha violemment son manque d'énergie, sa couardise, son irréflexion, et il se démontra d'une façon sans réplique qu'il lui aurait suffi d'un dernier effort pour triompher de l'obstacle et pour remonter à la surface de l'eau avec son trésor.

Le résultat de ses réflexions, et des reproches que Sauvageon s'adressait, fut de le décider à côtoyer la Seine jusqu'à l'endroit où il s'était élancé hors du bateau pour piquer une tête. Aussitôt arrivé là, se disait-il, je plongerai dix fois de suite s'il le faut, et j'explorerai le lit du fleuve jusqu'à ce que j'ai reconquis ma ceinture et son contenu.

Fort heureusement pour lui, Sauvageon ne vint point à bout de retrouver la place où le sacrifice s'était accompli, puis comme il entendit des bruits de voix, comme il vit briller des torches sur la rive opposée, il se résigna à abandonner ses recherches, il fit de nécessité vertu, et prit le parti fort sage de regagner Paris au plus vite.

—Après tout, se dit-il chemin faisant pour se consoler, j'aurais tort de me livrer complètement au désespoir. Certes, le coup qui me frappe est très douloureux et très imprévu, mais enfin le malheur est réparabile. J'ai perdu mon cher argent, et je crains bien que mon pauvre bateau ne soit compromis, mais il me reste un cabaret bien achalandé, et comme je possède le grand art de me procurer sans bourse délier le vin et l'eau-de-vie que je vends à mes pratiques, je ferai de nouvelles économies et je relèverai les brèches...

Malheureux Sauvageon !

Combien alors il était loin de soupçonner le dernier et épouvantable coup que lui gardait le sort !... Mais n'anticipons pas...

Voici ce qui s'était passé la veille au soir, tandis que Sauvageon et Macaroni remontaient la Seine, à force de rames, pour se rendre, avec Huber et Bergamotte, au rendez-vous donné par Lascars.

À l'heure habituelle, c'est-à-dire un peu après la tombée de la nuit, deux lapins de belle humeur et la poche agréablement garnie, Subtil et Jarret-d'Or, étaient arrivés bras dessus, bras dessous, à la porte du cabaret voisin de l'esplanade des Invalides.

Ils avaient trouvé cette porte fermée.

—Eh ! Sauvageon, s'était écrié Subtil en frappant au volet, ouvre-nous, mon bonhomme, et dépêche-toi... ce sont des amis...

Pour les meilleures de toutes les raisons du monde, Sauvageon ne pouvait répondre.

Subtil et Jarret-d'Or, légèrement ébriolés l'un et l'autre par suite de précédentes libations, commençaient à s'impatienter, et même à s'irriter quelque peu, lorsque Liseron, Casque-à-Mèche et Patte-Poule les rejoignirent.

—Qu'y a-t-il ? demanda Patte-Poule à Jarret-d'Or qui faisait retentir et craquer la porte sous une série de coups de pied et de coups de poing appliqués vigoureusement. Et pourquoi menez-vous ceans si grand tapage, mes petits lapins ?

—Parce que, répliqua Jarret-d'Or, ce bêtif, ce malavisé de Sauvageon s'entête à nous laisser dehors !...

—Qu'est-ce à dire ? reprit Patte-Poule. Eh ! quoi, le drôle se permet de clore la porte de sa bicoque, qui, étant cabaret, par conséquent lieu public, nous appartient aussi bien qu'à lui ?...

—Le faquin s'octroie cette licence!...

—C'est illégal et c'est inconvenant!... s'écria l'orateur.

—Oui... oui... répondirent les lapins avec un ensemble parfait.

—Sauvageon n'est qu'un maroufle qui mérite une leçon... poursuivit Patte-Poule, je propose de la lui donner... il ne veut pas nous ouvrir la porte, entrions malgré lui! est-ce votre avis, camarades?

—C'est notre avis... dirent toutes les voix.

—Alors, en avant et un peu d'ensemble... une! deux!... trois!... Ça n'est pas plus difficile que ça!...

Un long craquement venait de se faire entendre, et la porte, attaquée par les solides épaules des bandits, tombait en dedans avec fracas.

Les lapins se précipitèrent, et, à leur grand étonnement, ils trouvèrent le cabaret désert. (Notons en passant que ceux qui, la veille au soir, avaient entendu parler d'une expédition conduite par Huber, ignoraient complètement que Sauvageon dût faire partie de cette expédition.)

—Tiens! fit Jarret-d'Or, la cage est vide! Je me demande où diable est l'oiseau?...

—Peu importe... répliqua Patte-Poule, ne nous occupons pas de Sauvageon, qu'il coure le monde cette nuit si bon lui semble, ça ne nous regarde ni peu ni beaucoup, l'essentiel est que les liquides soient à leur poste, et nous allons nous en assurer tout de suite... Battez donc vite le briquet, vous autres! il ne fait clair ici non plus que dans un four!...

Une chandelle allumée par l'un des bandits laissa voir, à leur place habituelle, deux futailles ventruées de vin de Collioure, et un petit baril d'eau-de-vie.

—Joie et bombance! s'écria Patte-Poule avec une contorsion grotesque en frisant sa moustache rousse, noces et festins!... camarades, nous allons porter la santé de Sauvageon, qui, pour la première fois de sa vie, nous réglera gratis!... Tapons sur les tonneaux, mes petits enfants! désaltérons-nous selon notre soif! Tout le monde est invité et personne ne payera! j'espère que c'est généreux et économique!

Ces paroles furent un signal auquel on obéit avec enthousiasme. Les lapins saisirent les gobelets de fer-blanc rangés en bon ordre sur une planche clouée au mur. Ils se ruèrent ensuite vers les barriques qui furent en quelques secondes mises debout et défoncées pour rendre la curée plus facile...

Le vin et l'eau-de-vie formant un infernal mélange coulèrent à grands flots dans ces gosiers de bronze. Au bout de dix minutes, les têtes les plus solides furent à l'envers et l'ivresse ne tarda point à devenir bruyante et batailleuse.

Quelques lapins d'humeur acariâtre échangèrent des gros mots; aux gros mots succédèrent des coups de poing; les couteaux furent tirés... le sang coula...

Patte-Poule, qui semblait jouir sur ses compagnons, sinon d'une autorité réelle, du moins d'une certaine influence, empêcha ces querelles particulières de dégénérer en rixe générale.

—Camarades, dit-il d'une voix assez haute pour dominer le tapage, il est tout à fait réjouissant de se casser les reins entre soi, comme de bons garçons, je ne prétends pas le contraire, mais vous vous amusez à la bagatelle, et nous avons présentement mieux que ça à faire...

Ces premières paroles excitèrent la curiosité générale et firent naître l'attention. Un silence presque complet succéda au plus étourdissant de tous les vacarmes.

Patte-Poule continua :

—Avez-vous réfléchi quelquefois que Sauvageon qui ne donne point à boire à crédit, gagne de grasses sommes dans son cabaret et qu'il ne dépense jamais rien? donc il est riche, très, certainement...

—Oui... oui... s'écrièrent les lapins nous savons cela... Sauvageon est un richard...

—Que fait-il de son argent poursuivit l'orateur, vous l'ignorez... je l'ignore aussi... mais je le devine...

A cet endroit du discours l'attention et la curiosité des auditeurs redoublèrent.

Patte-Poule se garda bien de les laisser languir.

—Il est clair comme le jour, reprit-il, que Sau-

vageon ne place point ses fonds chez les notaires et chez les banquiers pour les faire fructifier... je le connais bien, ce paroissien-là! il est soupçonneux et défiant comme pas un... il doit cacher son boursicot quelque part, et la cachette doit être ici... Cherchons donc et nous trouverons, quand nous aurons trouvé, nous nous partagerons un argent qui vient de nous et qui, par conséquent, nous appartient en toute propriété...

Un tonnerre d'acclamations accueillit cet axiome de morale bizarre, et les recherches conseillées par Patte-Poule commencèrent à l'instant même.

On les vit alors fouiller les moindres recoins, et le couteau à la main, percer à jour les murailles fragiles et démolir la maison un peu plus qu'aux trois quarts, dans l'espoir de découvrir entre deux planches la cachette de Sauvageon.

Nos lecteurs savent déjà que cette exploration ne pouvait avoir aucun résultat, et que Sauvageon, défiant à bon droit, avait emporté sa fortune entière avec lui.

Les recherches durèrent plus d'une heure. Au bout de ce temps les bandits désappointés furent contraints de reconnaître qu'il fallait renoncer à tout espoir, et que la cahutte du bord de l'eau ne renfermait aucune somme petite ou grosse, en argent, en cuivre ou en or...

Cette certitude les exaspéra. Sauvageon leur parut coupable, à leur endroit, du plus indigne abus de confiance, de la trahison la plus inqualifiable... ils se répandirent contre lui en injures, en vociférations, en menaces, et nul doute que si, dans ce moment, le malheureux cabaretier fût tombé entre leurs mains, il n'en serait pas sorti vivant, déchiré par eux comme Orphée, jadis, par les nymphes de Thrace.

L'idée mise en avant par Jarret-d'Or, de brûler la maison, fut accueillie avec de véritables transports.

—Oui... oui... s'écrièrent frénétiquement les lapins, mettons le feu à la baraque, et nous rôti-rions ce gremlin de Sauvageon dans sa bicoque, si le diable nous l'envoie à temps...

Raillerie de la destinée!...

Les deux éléments les plus contraires semblaient conjurés, cette nuit-là, contre l'infortuné cabaretier.

L'eau et le feu le menaçaient à la fois! la Seine et l'incendie s'unissaient pour lui préparer de mortels périls!...

XXV

Aussitôt leur résolution prise, et elle fut à l'instant même, les lapins l'exécutèrent avec une promptitude incomparable.

Sauvageon gardait dans un vieux bahut quelques poignées d'étoupes destinées à radouber son bateau. Ces étoupes, imbibées d'eau-de-vie, devinrent des torches incendiaires et attachèrent la flamme aux quatre coins de la toiture de chacune et de planches sèches, qui se mit à flamber comme une boîte d'allumettes.

Une colonne de feu monta dans les airs; une grande lueur rouge illumina l'espace: les eaux du fleuve se colorèrent de reflets sinistres et semblèrent charrier du sang...

Les bandits abandonnèrent alors le cabaret qui, d'une minute à l'autre, pouvait s'écrouler et les ensevelir sous ses débris. En sortant ils emportèrent avec eux le baril d'eau-de-vie, et ils reprirent sur les berges de la Seine l'orgie interrompue.

Lorsque parut le jour, on ne voyait plus qu'un amas de cendres grises à l'endroit qu'avait occupé le cabaret, et, par instants des filets de fumée blanchâtre s'échappaient de ces cendres mal refroidies.

Aucune forme humaine ne se montrait d'ailleurs sur la grève déserte, et depuis longtemps les lapins avaient regagné leurs terriers.

A peu près à ce moment Sauvageon, épuisé de fatigue et brisé moralement par le chagrin de la perte qu'il avait faite, rentra dans Paris après avoir marché toute la nuit, et suivait lentement la ligne des quais en se dirigeant du côté de sa demeure.

Absorbé dans ses pensées dont nous connaissons la nature pénible, il n'accordait aucune attention, ni aux lieux qu'il traversait, ni aux rares passants qu'il rencontrait sur sa route.

Cependant, lorsqu'il fut arrivé à la hauteur des terrains que le ministère des affaires étrangères occupe aujourd'hui, il lui fallut sortir de sa préoccupation pour chercher la coupure pratiquée dans le talus et conduisant à la berge.

Il s'engagea dans cette coupure située presqu'en face de son cabaret, et, après cinq ou six pas, il s'arrêta et se frotta les yeux, comme un homme mal éveillé qui, surpris par quelque événement imprévu et invraisemblable, se croit encore le jouet d'un songe...

La stupeur et le doute de Sauvageon nous semblent chose facile à comprendre... il avait laissé la veille sa maison à cette place, debout, intacte, bien fermée... il revenait, tout avait disparu; la maison s'était, en quelques heures, évanouie comme un rêve! ceci n'était rien moins que croyable, et Sauvageon n'y croyait pas!

—Je me serai trompé... se dit-il, j'ai le cerveau troublé, je suis à moitié fou! j'y vois mal! je suis allé trop loin, ou je me suis arrêté trop tôt... la maison était solide et n'a pas pu s'envoler...

Et, de la meilleure foi du monde, il se mit à regarder à droite, à gauche, cherchant sa demeure anéantie.

Il ne trouva pas ce qui n'existait plus, mais un objet qui frappa ses yeux fut pour lui la première révélation d'une catastrophe accomplie... C'était le poteau auquel, chaque jour, il attachait la chaîne de sa barque. Il ne pouvait méconnaître ce poteau placé à cinquante pas, tout au plus, de la porte du cabaret... il suivit le chemin tracé dans l'herbe par ses pas quotidiens et il arriva, muet, anéanti, foudroyé, jusqu'à l'amas de cendres fumantes...

Là une lumière soudaine se fit dans son esprit: la vérité lui apparut tout entière; il se rendit compte, avec une lucidité merveilleuse de ce qui s'était passé la veille au soir.

—Oh! ma maison... ma pauvre maison... balbutia-t-il, les misérables! ils l'ont brûlée! que leur avais-je fait?

Alors, saisi d'un accès de désespoir indicible, Sauvageon, dépouillé en quelques heures de tout ce qu'il possédait, redescendit jusqu'au bord de l'eau, s'assit, ou plutôt se laissa tomber sur la berge, et là, cachant sa tête dans ses deux mains, il se mit à pleurer à chaudes larmes...

Le pauvre diable de coquin était assurément à plaindre; cependant nous engageons nos lecteurs à garder leur compassion pour des douleurs plus intéressantes.

Sauvageon appartenait à la catégorie nombreuse de ces gredins mal chanceux, auxquels le crime ne réussit pas. Il aurait eu tout à gagner non-seulement au point de vue moral, mais encore à celui des intérêts matériels, à rester ou à redevenir honnête homme, mais il ne le comprenait pas, et combien de gens, hélas! dans une situation identique ne le comprennent guère mieux que lui.

Pendant deux heures il ne bougea non plus que s'il avait été changé en statue.

Au bout de ce temps il releva la tête et une lueur douteuse rayonna sur son front pâle.

—Ça ne peut pas continuer comme ça, murmura-t-il avec conviction, un jour ou l'autre la chance tournera! L'homme qui se laisse abattre comme une femelle et qui jette le manche après la cognée n'est point un homme! Je vais me procurer un autre bateau, rebâtir une autre maison, et recommencer ma fortune sur nouveaux frais.

Ce peu de paroles renfermait tout un programme, car nos lecteurs savent de quelle manière opérait Sauvageon pour se procurer les objets dont il avait besoin... Donc l'avenir allait continuer le passé.

L'ex-cabaretier ajouta, en homme qui possède une connaissance approfondie du cœur humain :

—Pour le moment, je quitterai Paris, car les lapins ne me pardonneront pas de sitôt le mal qu'ils m'ont fait cette nuit, mais si le diable me prête vie, je les retrouverai tôt ou tard, et quelque chétif que je sois, je leur rendrai ce mal au centuple!

.

Laissons s'écouler un intervalle de deux ou trois jours, et retournons au Moulin-Rouge, où nous retrouverons le baron de Lascars installé.

(A suivre)